

La rue les personnages et nous

Numéro 5

Atelier du 8 novembre 2024



Autrices et auteurs

Catherine, Jeanine, Sylvie, Vincent, Anne-Marie, Jacqueline, Chicco,
Elisabeth, Michaël, Pascale

Atelier « La photo de famille »

Nous avons commencé par la poursuite du collage de la Rue. Il y a encore du vide, et comme la broderie, notre œuvre prend son temps.

Tout en choisissant nos extraits, nos couleurs, on se pose quelques questions : pourquoi ne figurerait-on pas des personnages ?



La première idée était de représenter la rue, espace de construction toute humaine, dans son organisation urbanistique, entre maisons, commerces, espaces verts, espaces de circulation...

Plus la rue se peuple, plus les personnages s'invitent : comment représenter un terrain vague sans les vélos, les poussettes et les enfants ?

Les styles sont très différents d'un endroit à l'autre de la rue, mais la rue que devient-elle ? On se dit alors « ah oui, par ici c'est la gare, et là il y a les commerce, et le café de Thérèse et Firmin, et là encore, c'est une rue

parallèle, et il ne faut pas oublier de construire le pont sur la rivière... »

La rivière on la voit bien maintenant, dans son tissage de bleu mélangé. Comment va-t-on figurer le quai, une bordure ? C'est à cela qu'il va nous falloir veiller, aux bordures, quelque chose qui arrête le tissage des images et des couleurs, quelque chose qui permet à l'œil de s'y retrouver, d'y reconnaître une forme.

Citation

« [...] montrer le monde d'aujourd'hui tel que le voit une fourmi et demain tel que le voit la lune. »

Hannah Höch

Pistes de l'atelier

- *Écrire, entre intime et extime et vice versa*
- *Les arts plastiques pour voir autrement*
- *Faire taire les pensées, poursuivre les mots et penser ensuite*

Nous écrivons dans la peau de nos personnages. A la manière d'Italo Calvino dans son roman Les villes invisibles, nous alternons l'écriture, une semaine avec les personnages, une semaine avec l'espace de la rue (à travers les rues des villes que nous avons parcourues jusque-là).

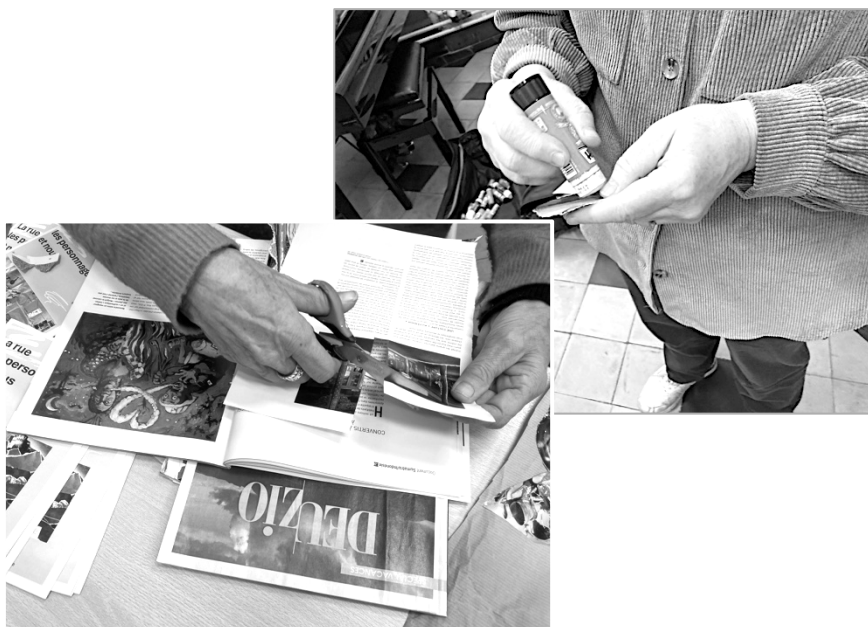
Temps 1 : Habiter la rue

Il s'agit d'aller dans les pas de ce qui est là sur la fresque.

Pour cela nous observons quelques principes :

- *Coller sans effacer ce qui s'y trouve*
- *Coller avec en tête une idée de précision, comme en broderie, avec un souci esthétique.*
- *Coller avec en tête l'idée de faire se juxtaposer, se superposer les images, par incrustation.*

Pour cela nous avons à disposition une collection de magazines, livres pour enfants, revues du monde scolaire et associatif, revues artistiques et géographiques, journaux quotidiens, papier de catalogues à tapisser...



Temps 2 : Dans la peau des personnages

Pour donner de l'épaisseur aux personnages, il nous faut quelques subterfuges.

Comment imaginer les entrelacs des relations familiales ? Se nourrir de nos expériences intimes, mais pas seulement, des romans lus, des histoires entendues, des histoires vues au cinéma...

Parmi une petite collection de photos de famille anciennes, du siècle dernier, nous choisissons celle qui nous appelle. Elle sera nourriture pour l'écriture à venir.

Consigne

On reçoit une feuille « personnage » sur laquelle figure les premiers textes à son sujet.

Pour le moment nous avons 13 personnages, mais tous n'ont pas encore commencé à vivre par nos textes.

Notamment le petit Kalilou, jeune enfant d'origine africaine (pays à préciser), d'une dizaine d'années, et qui aime à trainer sur le terrain vague...

Bref. Muni de ce que nous avons comme informations, impressions, sur notre personnage, en fonction de ce qui est écrit à son propos, nous écrivons un texte dans la situation suivante :

Le personnage se retrouve à un moment donné en présence d'une vieille photo de famille sur laquelle une personne manque. On écrit alors les pensées qui le traversent. Le texte peut prendre forme d'une lettre, d'un

extrait de journal intime, d'un dialogue, ou bien de tout autre chose.

Les contraintes libératoires

Nous avons élargi notre terrain de jeu.

A la manière de Perec, on s'offre des combinaisons de lettres et chiffres, on tire une petite citation dans notre collection. Ces éléments s'inviteront dans l'écriture à venir.

Les personnages entre passé et avenir

Mariza, glacière et rockeuse

Chère tante Nini,

Il y a si longtemps que je ne t'ai plus écrit. A l'heure des sms en tous genres je prends la plume enfin, et le temps de te raconter.

Tu as toujours été ma confidente, je te le dis, je suis amoureuse.

Frank vit chez moi depuis quelques mois maintenant. Hier soir nous avons regardé des vieilles photos de notre famille, ce fut l'occasion de raconter les histoires de chacun. Cela m'a donné envie de t'écrire.

Une photo m'a laissée rêveuse, la nuit suivante j'ai mal dormi. C'est vous cinq, oncles Robert et Patrick, maman à gauche, Thérèse à droite et toi l'aînée, la plus grande, derrière les quatre enfants. Un petit chat blanc est caressé par Thérèse.

Ah tante Nini, quand je pense au drame qui est arrivé deux ans avant cette photo. Grand-père et grand-mère qui se sont noyés en mer du Nord. Ils passaient des vacances en amoureux à Ostende, ils séjournèrent à la villa *il paradisi*, propriété d'un couple ami italien.

Je veux te remercier, tante Nini, tu t'es occupée de tes frères et sœurs. Sur la photo on voit vos visages souriants. Pas des sourires fabriqués, mais des sourires complices, doux et décidés. Sans doute votre fratrie vous a sauvé du désastre. La gaité a toujours pris le dessus dans la famille.

Chère tante Nini, je serais heureuse d'avoir de tes nouvelles. Mieux encore, pourrions-nous venir te rendre visite à Ostende, dans cet appartement sur la digue où tu te sens si bien ?

Je serais heureuse de te présenter mon amoureux. La période des fêtes approche, en janvier je pourrai prendre quelques jours de congé.

La glacerie marche bien mais après la nouvelle année je fermerai boutique quelques jours.

Je t'embrasse, tante Nini adorée.

Mariza.



Ma chère Mariza,

Ta lettre m'a fait grand plaisir. Tu es affectueuse comme ta maman Marguerite. Il y avait un an de différence entre nous. Elle m'a beaucoup aidée pour s'occuper des plus jeunes.

Je serais très heureuse de faire la connaissance de ton fiancé. Quand tu viendras en janvier je te montrerai d'autres photos de notre famille, j'ai des histoires à te raconter que tu ne connais pas, notamment au sujet de ta maman.

Toute ma vie j'ai voyagé et me voilà arrivée à Ostende, cette ville que je refuse de voir comme celle du malheur. Je suis vieille à présent et j'aime contempler la mer depuis les hauteurs de mon appartement. Toute une longue vie d'errance à travers océans et plaines, vallées et hautes cimes. J'ai parcouru, traversé et vu germer quelques vérités que j'aimerais partager avec toi, ma douce Mariza.

Je t'embrasse et je me réjouis de te revoir bientôt.

Tante Nini

Elisabeth



Thérèse, épouse de Firmin

Chaque chose à sa place, chaussures, pantouffles, pyjamas, la table est mise pour le petit-déjeuner du lendemain.

Juste de l'ordinaire extraordinaire quand la vie dure longtemps.

Depuis deux mois, dans l'ordinaire, il y a pour Thérèse le rangement, petits bouts par petits bouts, de leur grande maison silencieuse. Elle a décidé de tout préparer pour quand ils ne seront plus là, pour que les enfants n'aient pas à défaire tout leur ménage. Firmin trouve ça bizarre et exagéré, il est parti à la pétanque.

Elle en est à la mansarde du fond, à gauche du grenier, l'ancienne chambre de Louise. Ils ont fini par y ranger un peu tout, les dessins et bulletins des enfants comme tout ce qui pourrait encore servir et qui n'a plus jamais servi : classeurs vides, manteaux usés, vaisselle ébréchée, caisses de documents à garder, on ne sait jamais.

Dans une des caisses, elle a pêché cette vieille photo. Elle l'avait oubliée. Non, elle ne l'avait pas oubliée, pas vraiment. La photo aurait dû être avec les autres mais elle date de l'époque où Thérèse n'avait pas d'appareil photo et ne faisait pas d'albums. Aujourd'hui, dans la poussière dorée de cette fin d'après-midi, elle s'attarde sur cette image d'eux, à une époque lointaine.

Ils sont répartis avec soin par le photographe ambulant sur les marches devant la porte d'entrée, les enfants briqués et coiffés avec soin. Firmin, un peu à part, en manches de chemise, encore tous ses cheveux, ça fait plus de 30 ans quand même. Les grandes devant, en tablier à carreaux roses et verts. Les moyens au milieu : Philippe rigolard et Clara en robe rouge. Et bien sûr, collé à Firmin, Fabien et son sourire charmeur, ses cheveux bouclés. Il a 16 ans.

Une belle famille, paisible, rien qui détonne, si ce n'est l'expression de Firmin, son air de défi et de mise en garde. Et son visage à elle, Thérèse, qui tient la petite dans ses bras, ses yeux élargis qui

regardent l'objectif comme pour convaincre, ses lèvres tirées en un sourire contraint.

Bien sûr qu'elle n'était pas gaie, c'était seulement quelques semaines après le départ de Louise. Leur fille aînée qui aurait dû être sur la photo.



Le mariage de Louise. Les mois d'attente, l'effervescence des préparatifs, la fête, le temps que ça retombe... et voilà. Thérèse avait ressenti le départ de Louise comme une sorte de brèche, une première encoche dans l'ensemble, certes imparfait, que formait la famille. C'est à partir de là que cette unité avait commencé à partir en morceaux, de la façon la plus banale qui soit bien sûr : mariages, départs pour les études ou pour l'armée.

Ce n'était pas grand-chose, presque rien. Une toute petite absence en elle, un tout petit vide. La sensation si vague, si lointaine, de toujours chercher quelque chose. Elle s'était habituée à ne plus ressentir cette sorte de complétude, cette sécurité du cercle familial enclos dans les murs de la maison.

Fini pour aujourd'hui ; elle repose la photo, descend au salon. Firmin va bientôt rentrer. Comme souvent, elle va à la fenêtre et regarde le mouvement de la rue.

Voilà de nouveau cette femme inconnue, bien vêtue, bien coiffée, qui parcourt le quartier de long en large depuis quelques jours.

Qui est cette femme qui marche dans les rues ? où va-t-elle ?

Que fait-elle, comme égarée, à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un ?

Jacqueline

Lola, 8 ou 9 ans, fille de Martine

Lola est ravie. Aujourd'hui c'est sa marraine qui vient la chercher au conservatoire après son cours de solfège et elle lui a promis un atelier de peinture.

Lola connaît bien le chemin jusqu'à la maison : après le rond-point , troisième sortie, c'est la rue de la Paix bordée d'arbres majestueux.

Dans le jardin, les voilà qui s'amuse à marcher sur les petits sentiers de gravier ratissé. Elles prennent des photos, ramassent des pétales de roses, font valser les feuilles tombées.

Une fois rentrées, elles étalent leurs trouvailles sur la grande table encombrée de toiles, pinceaux, tubes de gouache : terre d'ombre brûlée, alizarine, vert émeraude, pourpre, rouge de Venise, turquoise, ocre... Lola ne se lasse pas de faire tourner les tubes entre ses doigts, ces noms de couleurs la font déjà partir en voyage.

Sur la table, traîne aussi un album photos. Il est ouvert sur un portrait de famille. Lola s'approche, retourne la photo et lit :

Jardin de la rue de la Paix - novembre 1950 -

Élise

Marie 15 ans - Luc 12 ans - Sophie 10 ans



Elle sait qu'il manque quelqu'un sur cette photo. c'est son grand-père Alphonse emprisonné pendant la guerre et qui n'est pas rentré quand les trains ont ramené les prisonniers par wagons.

D'après ce que sa marraine lui a raconté, cet aïeul était un passionné des jardins. Sa collection de fleurs faisait sa fierté. La petite fille se sent une foule de points communs avec lui.

Dans le grenier, elle retrouve des tableaux peints par son grand-père. Elle prend le temps de les observer un à un et découvre un regard empreint d'une grande douceur mêlant les couleurs avec harmonie.

Tiens, qu'est-ce que c'est ? Un petit papier jauni dépasse du bord du cadre. Elle le tire délicatement, le déplie et déchiffre : *Dans la vie d'un homme, la quantité d'émotions assimilables n'est pas infinie.*
Alphonse

Elle peut lire tous les mots mais n'en comprend pas bien le sens. Il faudra qu'elle demande à sa marraine.

Elle relit lentement chaque mot de la phrase, étudie celle-ci par cœur puis replace délicatement le petit papier là où elle l'avait trouvé.

Jeanine

Gérard, policier, la cinquantaine

Extrait du journal de Jacques Langlois - juin 1943

Le général de Gaulle a adressé un mot à la résistance ce matin.

Diffusé sur les ondes par l'intermédiaire de ma radio quelque peu vétuste, j'ai pu entendre : Les omelettes sont cuites, je répète, les omelettes sont cuites.

La voix grésillante du Général dans les hauts parleurs a annoncé que les défenses de Grisbois étaient tombées.

J'ai alors pris mon téléphone et tenté de joindre mon frère Benjamin, en vain.

A l'aide de mon vélo, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai arpenté les chemins cabossés de campagne dans la nuit noire pour rejoindre mon jumeau.

J'ai prié : Seigneur pourvu que tout aille bien j'ai prié pour qu'il soit à l'abris.

Seigneur, Seigneur, longtemps j'ai crié pour t'appeler mais tu ne m'as pas entendu. Cette nuit-là j'ai perdu un frère et j'ai élevé son enfant comme mon propre fils...

Après sa journée de travail, Gérard était tombé sur une boîte à chaussures. Une de celles pleines de poussière dans lesquelles étaient déposés quelques clichés mémorisant ainsi des tranches de vie, et il était tombé sur le journal intime de son grand-père Jacques.



« Ben ça alors ! Un jumeau, Benjamin ? Mais.... mais... » bégaya Gérard. Il regarda attentivement le cliché en noir et blanc pris sur les quais de la gare du Nord à Paris en avril 1946.

Aucun cliché n'existait avant celui-là, aucune trace de Benjamin nulle part.

« Suis-je le petit-fils de Jacques ou de Benjamin ? »

Il avait là un mystère à résoudre !

Sylvie

Pierre, 36 ans, fleuriste

Photo de famille de Pierre : son grand-père, Louis ; sa grand-mère Nicolette et sa sœur Amandine, Victor, son père, et les sœurs de celui-ci, Victoire et Valérie.

Jean n'est jamais rentré de la boîte de nuit ! Pierre est effondré. Il a passé la nuit à l'attendre, il l'a mauvaise, il est pâle et cerné. Il hésite à se décider s'il va lui faire une scène de ménage ou se jeter à ses pieds et pleurer d'amour, mais il sait qu'il sera pitoyable dans les deux cas.

La nuit a passé et Jean n'est toujours pas rentré, il ne rentrera plus, écrasé comme un chien sans maître en bord de route. Le chauffard a disparu dans le noir sans un regard dans le rétroviseur.

C'est Gérard, le policier de quartier, qui au petit matin a eu le désagréable devoir d'avertir Pierre du drame, il a dit les choses un peu brutalement, puis, rouge, il a bredouillé quelques mots d'usage avant de partir très mal à l'aise.

Pierre est anéanti, il n'ouvre pas sa boutique, les fleurs sont moches aujourd'hui, sans couleurs elles puent la mort.

Pierre est zombie, il erre dans l'appartement, sans but, sans envie, sans Jean, surtout sans Jean. Titubant de chagrin il aperçoit sur le coin de la table la photo de famille qu'il avait sortie la veille, il voulait parler à son amoureux de ce tableau, de la petite histoire qui affecte cependant les quelques générations suivantes.

Le père de Pierre, Victor, avait douze ans. Il était assis sur l'herbe avec ses deux sœurs, Victoire, son aînée de deux ans, et Valérie, sa cadette, qui avait huit ans.

Affichant l'air sérieux et la moustache seyant à l'époque, Louis, le grand-père de Pierre, est assis sur une chaise, et debout derrière son mari Nicolette est flanquée de sa jeune sœur Amandine.

Une ombre plane tristement sur ce cliché d'un bonheur factice.

Il y manque le quatrième enfant du couple, Jean, seize ans, qui dès ses quatorze ans n'apparaissait plus jamais sur les photos de famille. Pierre a appris son histoire sur le tard, et par sa mère, son père aurait préféré s'arracher la langue plutôt qu'avoir à en parler.

Sur le mur aveugle vient s'écraser la balle hurlante, Victor comme son père avait craché sur son frère aîné, sans jamais chercher à le comprendre ou l'écouter ou l'aimer tel qu'il était.

Jean la honte, Jean le Pd, Jean l'enc... , la Taffiole, la Tarlouze, etcaeteri etcaetera.

Devenu un fantôme, une persona non grata, un tabou familial, une indécente décadence, ce frère détesté se jettera du troisième étage du pensionnat où son père l'avait confiné.

Étrange ce coup du destin qui aura fait se rencontrer Pierre et Jean, son Jean, qui lui aura donné le courage et l'envie de faire son coming-out, à trente-six ans, après avoir eu femme et enfant.

Ce matin, les pleurs brouillent l'image que Pierre tient de ses mains tremblantes. Jean a disparu, un vide glacial l'a remplacé qui met le fleuriste à genoux.



Michaël

Jennifer, 22 ans, commence un emploi à la banque

C'est dimanche aujourd'hui.

C'est un jour que Jennifer aime bien.

Les grands-parents maternels viennent souvent dîner à la maison, ça clôture bien le week-end.

Et puis surtout Jennifer aime parler avec son arrière-grand-mère Joséphine qui vient, quand elle se sent la force. Elle a dépassé les 90 ans et s'approche même de la centaine. Mais bon pied bon œil, elle est encore chez elle avec un service d'aide à la personne bien organisé.

Ce dimanche-là elle n'était pas venue, alors c'était un bon prétexte pour Jennifer pour laisser le reste de la famille divaguer sur l'élection récente de Donald Trump.

Sortir, elle avait besoin d'air. Entre sidération et admiration Jennifer n'en avait que faire. Ce monde-là, celui de son père, elle n'en veut pas, rien ne la met en émoi.



Elle aurait bien aimé vivre au temps de Joséphine, ça avait l'air bien. Elle aimait regarder les vieilles photos avec elle, et chercher dans les visages disparus quelque ressemblance avec le sien.

Joséphine ne se souvenait plus parfois. Les photos étaient souvent joyeuses, et pourtant il y en a une qui la faisait pleurer à chaque fois. Une photo des années d'après-guerre.

Jennifer reconnaît son grand-père, sa grand-mère, et le gamin là, c'est son père, déjà avec son air de premier de classe. Gentil à part ça, mais elle ne le supporte plus.

L'école, les études, avoir une bonne place, prévoir l'avenir, elle n'en peut plus.

Il sent bien qu'elle ne va pas bien, mais il pense pour se rassurer que les choses vont finir par entrer dans l'ordre pour Jennifer, que la vie lui apprendra...

Sur la photo, il manque le photographe, la photographe : la sœur de Joséphine, Marie.

Ce jour-là c'est elle qui prenait la photo.

- Tu lui ressembles, Jennifer, avait dit Joséphine. Marie, c'était une rêveuse révoltée. Après la guerre on pensait que la vie c'était ça, travailler, la gagner, se reposer le dimanche, profiter de la famille, et recommencer le lundi. Mais c'était trop petit pour elle. Et nous avec les enfants et le travail, on n'avait pas le temps de penser à autre chose.

En écoutant Joséphine, Jennifer repensait à cette carrière que longe le train qui l'emmène et la ramène tous les jours de son travail à la banque.

Ce sentiment d'être comme la pierre blanche et laiteuse, grignotée du dedans par ces jours réguliers sans surprises, comme si le dehors dur, implacable et froid la machait de ses dents de fer.

- C'était une révoltée Marie, répétait Joséphine. Et les révoltés ça ne vit pas vieux. Elle est restée fidèle à son injustice,

femme, seule avec un enfant blond aux yeux trop bleus, sont terrain d'injustice, le plus longtemps possible.

Joséphine se taisait.

Jennifer aurait aimé la connaître Marie, vraiment.

Comment rester fidèle à ce que l'on est, oser dire non, oser suivre sa propre route, la penser par soi-même ?

Jennifer y pense en sirotant sa tasse de chocolat chaud en ce dimanche de novembre pas très froid, mais trop humide.

Et si elle démissionnait de la banque ? Et si elle partait ?

Pascale

L'Europe est-elle capable de s'affranchir des États-Unis ?
pp. 14, 34-35 & Édito p. 46

La Libre BELGIQUE
VENDREDI 8 NOVEMBRE 2024 - www.lalibre.be

L'Open VLD accepte de négocier avec le formateur Bart De Wever
pp. 4-5

"Nos préjugés sur les animaux nous empêchent de les traiter correctement"
David Bertrand
Psychologue
Interview pp. 18-19

Lucas, étudiant et cycliste

C'est la photo d'un repas de fête et quelle fête. !

C'était la fin de la guerre, le vin caché était sorti.

Pourtant, il manquait le frère aîné de son grand-père, Pierre, il n'était pas encore revenu d'Allemagne au moment de cette photo.

Reviendrait-il entier ?

Lucas se souvient, on lui parlait de l'espoir à tous de le revoir, puis du drame lorsque la famille avait appris le décès.

Bien des années plus tard, lors d'un périple avec son copain Adrien, il avaient retrouvé ce village et l'endroit où reposait le frère tant aimé et 2 autres de ses amis soldats.

Lucas et Adrien s'étaient arrêtés auprès d'un vieux couple qui se souvenait des circonstances du décès de plusieurs soldats.

QUELLE COINCIDENCE !

Anne-Marie



Inventer la rue

Le projet d'écriture de cette fin d'année 2024 propose une exploration de l'écriture dans la peau de personnages :

- Inventer un monde à partir d'un lieu, dans les pas de Georges Perec et d'autres
- Questionner la relation à travers l'existence des personnages, dans les pas de Sylvie Germain et d'autres
- S'essayer à l'écriture de fiction, regarder avec distance nos réalités, dans les pas d'Italo Calvino et d'autres



« Mon propos [...] a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages. »

Georges Perec – Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien

**Atelier Mots'Art
Conservatoire de Verviers**

Les vendredis matin de 9h à 12h

m'a
Les ateliers Mots'Art

